NOUVELLE-ORLÉANS, 1er Janvier 1908.

Livraison 1ère. 12e SERIE. Tome 1.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, EUG. ANTOINE, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1908.

Nouvelle-Orléans, le 1er Janvier 1908.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.
(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance de Rentrée, le 8 Novembre, 1907.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Officiers et Membres présents : MM. Alcée Fortier, Président, Charles T. Soniat, 2nd Vice-président, Bussière Rouen, Secrétaire-perpétuel, Edgar Grima, Sous-secrétaire, M le Juge Joseph A. Breaux, Dr. Félix A. Larue, Ludovic Lafargue, U. Marinoni, Jne., Lucien Soniat, Charles Vatinel et Jules M. Wogan.

Monsieur Véran Dejoux, Consul de France et membre honoraire, assiste aussi à la réunion.

Le Président ouvre la séance devant un auditoire choisi et nombreux et prononce une courte allocution dans laquelle il souhaite la bienvenue aux amis de l'Athénée et à ses collègues. Il récapitule les événements de l'été et en quelques paroles émues, annonce officiellement la mort de M. Clément Jaubert qui fut toujours un membre zélé, un ami sincère de notre Société et un homme d'un caractère irréprochable.

Le Président dit qu'il est heureux d'annoncer que Mlle Arcadie Villeré, une des lauréates de l'Athénée, a reçu du gouvernement français, la décoration des Palmes Académiques. Mlle Villeré est depuis longtemps à Chicago, et notre Société est fière du succès qu'elle a obtenu comme professeur.

Le Président parle ensuite du sujet pour le concours de 1908: " Le Général Beauregard ". Cet habile et vaillant soldat fut Président de l'Athénée qui considéra, comme un devoir, d'offrir cet hommage à cet homme de génie, considéré, à juste titre, comme un des plus grands ingénieurs militaires depuis Vauban. Il espère que le concours de 1908 sera couronné de succès et qu'il aura le plaisir de présenter la médaille d'or à un lauréat ou à une lauréate.

Le discours du Président est fort goûté de l'auditoire.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance; entre autres choses il a reçu une lettre du " Louisiana State Museum " invitant l'Athénée à se réunir dans une des chambres du Musée ; mais l'Athénée ne peut accepter cette offre car il ne peut oublier la large hospitalité que lui a toujours offerte l'Union Française.

Le secrétaire a reçu de Mme W. J. Sheldon une pièce de vers dédiée à l'Athénée. L'auteur de cette poésie intitulée " Loin " et qu'elle signe " Ulla," est aussi une des lauréates de l'Athénée qu'elle n'a jamais oublié, quoique voyageant depuis plusieurs années.

L'Athénée a reçu de M. J. R. Rosengarten, son joli livre qui a pour titre: " French Colonists and Exiles in the United States." L'auteur, dans sa préface, parle en termes très flatteurs de la belle histoire de la Louisiane de notre Président, et nous lui sommes reconnaissants de ce compliment fait à M. Fortier.

Il est de coutume à nos séances de s'occuper en même temps de littérature et de musique, et la réunion de ce soir n'a pas fait exception à cette règle.

Le premier numéro de la partie artistique du programme est confié à M. Lionel Ricau qui chante avec beaucoup de goût et d'expression la ravissante romance de Goublier: " Le Chapelet d'Amour." Comme rappel, M. Lionel Ricau fait entendre sa belle voix de baryton dans le grand air de " Messaline :" " O, nuit d'amour."

M. Rouen donne lecture de la pièce de vers de Mme Sheldon, " Loin." Cette poésie, touchante et gracieuse, est fort applaudie.

Mlle Evelyn Meyer se fait bruyamment applaudir par sa façon de chanter et de dire le beaux morceau de Guy d'Hardelot: " Sans toi." L'auditoire charmé par la voix et le talent de Mlle Meyer lui demande un second morceau qu'elle rend avec autant de goût que le premier

Mme Aimée Beugnot, qui souffre d'un fort enrouement, prie M. Véran Dejoux de se charger de la lecture de sa conférence sur Alfred de Musset. M. Dejoux s'acquitte admirablement de sa tâche et lit avec finesse le beau travail de Mme Beugnot, dont le talent comme écrivain et l'esprit fin ne se sont jamais mieux montrés que dans cette étude délicate et savante des œuvres et du caractère du grand écrivain français.

L'auditoire d'élite témoigne de sa satisfaction en saluant de chaleureux et vifs applaudissements la lecture de cette conférence que l'Athénée publiera, avec le plus grand plaisir, dans ses "Comptes Rendus."

La soirée se termine par Mme Véran Dejoux qui rend avec infiniment de goût et de talent "La Fiancée," de Charles René. Cette romance, d'un caractère particulier, sied admirablement à la voix et au tempérament de Mme Dejoux qui en fait ressortir toutes les beautés. L'assistance insiste, par ses applaudissements répétés, sur un rappel qui est accordé fort gracieusement.

Mlle Anita Bouligny et Mme Beugnot, chargées d'accompagner Mme Dejoux, Mlle Meyer et M. Ricau ont contribué puissamment au succès artistique de cette réunion, une des plus réussies de l'Athénée.

Mlles Marcelle Peyrat et Marie Théard qui devaient prendre part à la fête de ce soir, se sont fait excuser pour cause d'indisposition.

A neuf heures et demie le Président prononce l'ajournement, après avoir remercié tous ceux qui avaient accordé leur gracieux concours à l'Athénée, et invite l'auditoire à assister à la prochaine séance.

Séance du 13 Décembre.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Officiers et Membres présents : MM. Charles T. Soniat, 2nd Vice-Président, Bussière Rouen, Secrétaire, M. le Juge Joseph A. Breaux, Albert Breton, Charles F. Claiborne, Ludovic Lafargue, Lucien Soniat et Jules M. Wogan.

M. Véran Dejoux, Consul de France, membre honoraire, et M. Pierre de Chevilly, Vice-consul de France sont aussi présents.

A huit heures et demie du soir, devant un grand nombre d'invités, le Président ouvre la séance.

Le secrétaire perpétuel donne lecture du procès-verbal de la séance précédente qui est adopté à l'unanimité des voix.

Après la lecture du procès-verbal, Mlle Camille Gibert, une amie zélée de notre Société, a fait entendre sa jolie voix et fait apprécier son beau talent, en chantant avec l'art qu'on lui sait, une ravissante romance de Fragson: "Lettre tendre." Mlle Gibert a dû répondre à un rappel qu'elle a accordé avec le plus grand plaisir et à la grande satisfaction de ses auditeurs.

M. Fortier parle de M. le Prof. C. G. Rivot de Washington, correspondant de l'Athénée, dont il a reçu un poème intitulé : "La Prière de la pauvrette," qu'il lit. Les jolis vers de M. Rivot, sont fort goûtés.

L'Athénée a toujours pris un plaisir particulier à présenter à notre public si difficile, nos jeunes Louisianaises dont les jolies voix et le goût inné pour la

musique leur assurent toujours une réception cordiale et enthousiaste. Ce soir l'Athénée désire faire entendre Mlle Rita Boudousquié dont le bel organe lui permet d'enlever magistralement la superbe composition de Flégier, "Les Stances." Notre toute jeune et gracieuse Créole chante comme morceau de rappel, "Le Credo du Paysan" de Goublier. Les applaudissements de l'auditoire lui ont dit, mieux que je ne puis le faire, combien ont été appréciés son goût juste et délicat et sa superbe voix qui lui vaudront, à l'avenir, plus d'un succès.

La parole est donnée à M. le Juge Joseph A. Breaux qui lit un article que lui a inspiré sa visite à Jamestown. M. Breaux a su, en peu de mots, donner ses impressions sur l'Exposition de Jamestown et parler en termes élogieux du Dr. Stubbs dont le travail obstiné et l'infatigable énergie ont donné à la Louisiane une très grande part des récompenses offertes.

Le travail intéressant du Juge Breaux sera inséré dans les prochains "Comptes-Rendus."

Mlle Aurélie Moréno, dont on entend toujours avec plaisir la délicieuse voix de mezzo-soprano, chante avec infiniment de charme "Dans les fleurs" de Faure. Cette jolie page du grand chanteur français convient admirablement à Mlle Moréno et elle a dû, elle aussi, céder à la demande générale et chanter un second morceau.

M. le Professeur Fortier en quelques paroles bien senties, souhaite la bienvenue à M. le Professeur

André Dreux du Collège Newcomb de l'Université Tulane.

M. Dreux répond fort aimablement au Président et le remercie des bonnes paroles prononcées à son égard; il fait ensuite une conférence à laquelle il a donné le titre suivant: "Les relations entre la France et l'Allemagne après la guerre de 1870."

M. Dreux a eu l'occasion de consulter les notes laissées par M. de Gontaut-Biron, qui fut ambassadeur de France à la Cour de Berlin pendant les années qui suivirent le désastre de 1870; et en se servant de ces notes, le distingué conférencier a écrit un livre remarquable qui donne une idée juste et exacte de ce qui s'est passé entre la France et l'Allemagne à cette époque.

Le conférencier a la parole facile et claire; son style est pur, la phrase en est gracieuse au plus haut degré, et sous sa plume les événements historiques prennent un relief saisissant. Il parle en termes élogieux de la famille impériale d'Allemagne qui fit tout ce qu'elle put pour rendre agréable le séjour de l'Ambassadeur français dans la capitale de l'Allemagne; mais il n'en dit pas autant du prince de Bismarck qui ne pardonna jamais à M. de Gontaut-Biron l'échec, ou plutôt les échecs diplomatiques qu'il subit, grâce au talent, au courage et au patriotisme du représentant de la France qui avait su attirer à son pays les sympathies de toute l'Europe.

L'Athénée est très reconnaissant à M. Dreux d'avoir consenti à assister à une de ses séances dont le

grand succès sera à jamais gravé dans nos mémoires, grâce à sa collaboration, si gracieuse et si précieuse.

Après cette instructive et intéressante lecture Mlle Julia Wogan, à qui l'Athénée est redevable de plus d'un agréable moment, se fait acclamer par sa façon de rendre le grand morceau de "La Tosca" de Puccini.

Mlle Wogan a une voix douce, dont le timbre chaud et captivant fait ressortir toutes les beautés de cette belle page d'un opéra où le célèbre compositeur italien a semé, à mains pleines, les plus belles perles de l'art lyrique moderne.

Un second morceau est chanté par Mlle Wogan à la requête de tous les assistants, et elle reprend sa place saluée d'applaudissements vifs et chaleureux.

Des remercîments sont votés à tous ceux que nous avons eu l'honneur de mentionner plus haut, et aussi à Mlle Anita Bouligny et à Madame Jules M. Wogan pour leur façon artistique d'accompagner nos gracieuses chanteuses.

A dix heures et demie, l'ajournement est prononcé.

LOIN!

Dans la pensée intime, au fond du cœur ému,
Je cherche la patrie aux lointains paysages!
Je regarde sans fin— ce ne sont les rivages—
C'est un sol étranger, c'est un rêve déçu.

Du sein de la vallée au delà des montagnes,
C'est l'espace partout, c'est l'éther lumineux
Au ciel : l'azur intense et des monts vaporeux,
Planant, enveloppant ces fertiles campagnes.

Tout frappe le regard, l'attire puissamment,
Vers cette immensité des choses nonpareilles
Où le temps a posé le sceau de ses merveilles,
Sous l'œil du Créateur, avec ravissement !

C'est une terre étrange, elle est aussi, splendide !
Son soleil est de feu, qui brûle l'horizon.
Du levant au couchant lorsque c'est la saison,
La brume du matin cache la pyramide.

Serait-ce là l'Egypte et ses sables brûlants,
Ses fruits, ses verts palmiers et ses toits de mosquée,
Où l'idole païenne est encore invoquée ?
C'en est l'ombre éphémère et des traits ressemblants.

On n'y trouve le Nil, aux méandres verdâtres,
Mais les blancs nénuphars et les roseaux y sont,
Multiples, odorants ils croissent sous le pont,
Mêlant leur pollen d'or aux pétales blanchâtres.

L'atmosphère est limpide et semble un grand miroir
Teint de l'azur des cieux et de l'or des étoiles ;
Et des reflets divers comme il en est aux toiles:
L'effet du clair-obscur, des mystères du soir—

Les sens sont éblouis de la splendeur des nues.
Irradiant leur feux sur les monts couronnés,

Que la lumière estompe en rayons burinés,
Laissant paraître au loin ! des ombres étendues.

C'est la blanche statue et le géant Popo,
Volcans à pics rocheux sous un linceul de neige
Que la foudre en tombant toujours en vain assiège,
Sans jamais y laisser le moindre mémento.........
....
....

Ce n'est pas mon pays, celui dont je suis fière !
Ni son ciel tendre et rose, et le champ et ses fleurs ;
Le fleuve aux flots mouvants, que j'enfle de mes pleurs;
O ma Louisiane, O ma seconde mère !

Là-bas ! c'est le clocher— j'aime à m'en souvenir—
La cité du croissant où naquit la famille.
Un jour je reviendrai m'asseoir sous la charmille,
C'est là que je suis née, où je voudrais mourir.

Mexico, Octobre 1907. ULLA.

La Prière de la Pauvrette.

C'était un jour d'hiver, hiver sibérien,
Où le givre partout dessinait des dentelles,
Lorsque de longs cristaux pendaient aux cascatelles,
Dans une huche, hélas! il ne se trouvait rien......

Puis sur un vieux grabat au fond d'une chaumière,
De malheureux parents près d'un foyer éteint,
Lentement succombaient aux affres de la faim
Pendant qu'à Dieu, leur fille adressait sa prière.

Soudain on aperçoit courant sur le sentier,
La petite Rosa dont les brûlantes larmes,
Pour ceux qui lui sont chers trahissent les alarmes
De ne pouvoir peut-être obtenir un denier.

Mais comment des passants implorer l'assistance,
Quand personne au dehors n'ose s'aventurer?
Et pourtant ses parents sont si près d'expirer,
Qu'un miracle peut seul leur sauver l'existence!

Alors joignant les mains en regardant les cieux,
On l'entend sur un ton d'indicible tristesse
S'écrier: "O mon Dieu! que j'implore sans cesse,
Sur ceux que j'aime tant daigne abaisser les yeux!

Puisque des malheureux on t'a nommé le père,
O puissant Créateur! maître de l'univers
Ah! laisse-toi toucher par nos cruels revers,
Et garde à ma tendresse et mon père et ma mère!"

Bientôt après on voit la courageuse enfant,
Se soutenant à peine et toute grelottante,
Arriver au village et s'arrêter tremblante
Au seuil du presbytère ouvert à tout venant.

Les mains rouges de froid, les pieds bleus d'engelures,
La pauvrette n'avait qu'une robe en lambeaux;
Son corsage était fait d'antiques oripeaux,
Et des sabots troués lui servaient de chaussures.

Des rafales chassant la neige en tourbillons
Comme un épais manteau couvrait la pauvre fille;

L'aquilon s'engouffrait sous sa mince guenille
Et lui faisait sentir ses cruels aiguillons.

Impuissaute à sonner, car ses mains sont de glace,
Elle appelle et...... s'affaisse.—Aussitôt le pasteur
Accourt en s'écriant : " Dieu ! cette enfant se meurt! "
Vite il ouvre et soudain... d'un ange voit la face...

En hâte à la chaumière arrivent les secours;
Puis lorsqu'au foyer chante une flamme joyeuse,
On voit hors du logis la misère hideuse,
Drapée en ses haillons s'éloigner pour toujours.

O Charité sublime! à tout deshérité,
Tu sais avec ta sœur la divine Espérance
Répondre à son appel et calmer la souffrance,
Qui toujours t'accompagne, ô dure adversité!

Washington, D. C. C. G. RIVOT.

EXPOSITION DE JAMESTOWN.

Je tiens à contribuer quelque chose dans nos réunions; ce soir je ne veux pas être au nombre des silencieux.

Impressions de quelques moments : J'étais à l'Exposition, nous en causerons sans prendre trop de votre temps. Mon sujet est très ordinaire, mais néanmoins, pendant mes vacances, c'est à peu près ce qui m'a intéressé le plus.

La célébration du troisième centenaire de la colonisation virginienne rappelle des faits toujours inté-

ressants. Nous en parlerons au point de vue historique en laissant autant que possible les détails de côté.

Suggérant des idées de colonies et de colonisation, c'était en quelque sorte une expostion coloniale. L'ensemble comprenait différentes colonies situées dans diverses parties du continent américain et appartenant actuellement aux Etats-Unis. D'origines différentes, chacune de ces colonies possède ses traits caractéristiques.

Dans la Nouvelle Angleterre, par exemple, que les puritains ont fondée, ils ont établi un ordre de choses à peu près similaire à celui qui les caractérisait dans leurs anciennes demeures en Angleterre. Ils présentent des traits fort distincts dont leurs descendants ont en partie hérités. Ces colons avaient une moralité très sévère et mettaient leurs idées strictement en pratique.

Le type existe encore et il n'est pas toujours d'humeur conciliante. Macaulay, l'historien anglais, ne les a pas ménagés, il en fait un portrait très intéressant en faisant ressortir leurs manières intransigeantes, et leurs caractères quelquefois exigeants.

On reconnaît quelques individus par leurs manières et leurs expressions.

On retrouve à l'Exposition quelques objets qui rappellent les colons de la Nouvelle Angleterre, ceux mêmes qui ont, après tout, rendu de grands services à la colonisation américaine. A Jamestown on admirait les produits de leurs remarquables industries.

Les colonies de la Nouvelle Angleterre ne sont pas les seules ; d'autres ont laissé des traces qui s'effacent lentement. Un descendant des colons de la Caroline du Nord ou du Sud a toujours quelques traits qui rappellent son origine, il en est de même du Louisianais ; quant à la Virginie ses colons et leurs descendants s'imposent par leur type caractéristique et il est impossible de pénétrer dans cet état sans éprouver une forte impression ; ce qui ne se produirait pas en visitant l'Indiana, l'Illinois et les autres états d'histoire récente. La Virginie diffère par son histoire remplie de détails intéressants.

L'Exposition de Jamestown rappelle les John Smith et les Washington qui ont consacré leur vie entière à la patrie, et tenter de faire leur éloge serait vouloir se comparer à l'artiste voulant colorier les lys.

Les Patrick Henry, orateur tant admiré, les Marshall, grand juriste, Lee cité pour sa grandeur et sa noblesse, les Jackson, et tant d'autres dont les noms forment auréole sur le pays.

En Virginie les vallées et les montagnes semblent vous inviter à les visiter, et le charme grandit encore en voyant son paysage et ses forêts, et le riche coloris reflété par la lumière de son brillant soleil.

Il est réellement à regretter que le côté financier ait laissé beaucoup à désirer, les pertes subies, nous dit-on, proviennent de la mauvaise administration et du gaspillage en grande partie ; sans cela il n'y aurait rien eu à regretter, cette Exposition ayant eu une très grande utilité.

La Louisiane a soigné sous tous les rapports, et d'une façon particulière, son exposition ; ses remarquables produits ont fait l'admiration de tous et de toutes.

On a dû être bien juste à son égard; ses exposants ont reçu les premiers prix.

Le Docteur W. C. Stubbs, qui a contribué au développement de son agriculture tout en se consacrant à sa littérature, recevra, nous l'espérons, la récompense qu'il a si bien méritée.

Le docteur est un homme fidèle au devoir, un de ceux qui ne plient pas sous les obstacles, une âme de premier ordre, pleine de ressources et de lumières. Il est natif de la Virginie, mais citoyen louisianais depuis nombres d'années.

Lui et sa digne compagne, dont les cheveux blanchissent sous les premières gelées de l'hiver, représentaient la Louisaine avec beaucoup de dignité et de charme.

Ceux qui ont eu le plaisir d'avoir été reçus au rendez-vous louisianais sont sans doute persuadés que le docteur mérite plus qu'une mention passagère.

Nous pensons que pareille occasion se représentera dans quelques années pour créer une exposition qui n'aura rien à envier à celle que nous venons de visiter.

L'endroit ne saurait être mieux choisi : rien n'égale la beauté du site sur les bords de notre belle rivière dans les limites de la métropole du Sud des Etats-Unis.

JOSEPH A. BREAUX.

ALFRED DE MUSSET.

Les muses et les fées ont certainement présidé à la naissance de ce grand enfant gâté!

Elles l'avaient doué d'un esprit fin, d'une grâce sans égale, d'une vive intelligence, d'une éloquence incomparable. Ainsi que la jeune fille de certain conte il ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît des joyaux précieux, des sons d'une douceur infinie.

A côté de ces dons quelque fée maligne ou offensée avait versé des poisons subtils dans son cœur et dans son âme.

C'était une sensibilité outrée, un dévergondage d'idées, un dérèglement de mœurs, dont le triste résultat fut la mort précoce de ce phénix des poètes français. Ainsi que cet oiseau fabuleux Musset creusa de ses propes mains le bûcher sur lequel sa triste vie se consuma.

Nous ne pouvons guère condamner des torts, des passions, qui nous ont valu des chefs d'œuvre tels que le " Souvenir " et les " Nuits ! " C'est avec son sang et ses larmes que le poète a tracé les vers les plus beaux dont puisse s'enorgueillir la langue française.

Lorsque nous nous laissons aller au charme pénétrant de la poésie nous oublions ce qu'il en coûte pour s'élever à de certaines hauteurs.

Les pics redoutables dont les sommets se perdent dans les nuages ne sauraient être escaladés facilement. Plus d'un téméraire a perdu la vie en essayant de les

conquérir. Il en est ainsi du Parnasse: les chemins qui y mènent sont hérissés d'obstàcles, Pégase a le vol capricieux, l'air qu'on y respire grise comme le champagne; ne soyons pas étonnés si les poètes ont la tête facilement tournée, si leur folle imagination leur fait voir sous un jour étrange la vie et ses péripéties.

Alfred de Musset vint au monde en 1810. Son père, M. de Musset Pathay, était un administrateur et un littérateur distingué. Paul de Musset, son frêre, s'adonna à la carrière littéraire; il est remarqué surtout comme l'auteur de "Lui et Elle," roman écrit en réponse à celui de G. Sand, "Elle et Lui," où Musset était violemment attaqué par la femme qu'il avait tant aimée... qu'il n'oublia jamais. Cette lutte où la plume remplaçait l'épée passionna la France; un roman de Mme Louise Colet, "Elle," rempli de révélations ou d'inventions scandaleuses, porta au comble l'excitation publique. Il n'y a pas à dire, quand on laisse percer le bout de l'oreille d'un scandale petit ou grand, on est sûr du succès.

La vie de Musset est assez difficile à conter, elle se résume dans ses œuvres où notre poète ne se gêne pas pour raconter ses amours, ses débauches, pour mettre à nu toutes les plaies de son âme.

Pour lui la passion est la note dominante, et les désillusions le conduiront à des excès qui mineront sa santé.

Il restera toujours poète par exemple, et sa lyre harmonieuse exhalera jusqu'au dernier jour des accents pleins de noblesse.

Tels sont les derniers vers tombés de sa plume:

L'heure de ma mort depuis dix-huit mois
De tous les côtés sonne à mes oreilles,
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère
Plus je sens en moi l'instinct du malheur,
Et dès que je veux faire un pas sur terre
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue ;
Jusqu'à mon repos, tout est un combat,
Et comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Vous le voyez, il est impossible de dire en de plus beaux vers l'horrible état d'âme d'un homme qui sent approcher sa fin ; d'un homme dont les sens brisés par la maladie prévoient en frémissant la dissolution prochaine de l'être auquel ils sont attachés. Vous le voyez aussi, le vers de Musset se déroule avec majesté, c'est une succession d'images nobles où la beauté de la forme égale la force des idées.

Musset brille par le naturel, chez lui rien d'affecté. Il nous conte ses impressions, qu'elles soient folâtres, sublimes ou tendres.

La vie et le talent de Musset peuvent se diviser (comme toute vie humaine du reste) en trois époques. Celle du caprice, de la passion et enfin du regret.

En parlant de sa mort, en citant le dernier poème où il chante ses douleurs j'ai anticipité sur les événements. Tâchons d'évoquer l'image du Musset jeune, étincelant, charmeur qui faisait les délices d'un cercle d'élite chez Nodier dans les soirées de l'Arsenal. Ce bon Nodier alors vieilli, ne comptant presque plus, était heureux du succès des autres. Victor Hugo l'appelait "mon père". Alexandre Dumas nous raconte avec sa verve habituelle les bonnes parties que l'on faisait chez Nodier, où l'on improvisait souvent des soupers somptueux de fromage et de rôti froid au milieu de la nuit.

Musset débuta dans les lettres en pleine effervescence romantique, à vingt ans, par un volume intitulé: "Contes d'Espagne et d'Italie". Il fut placé d'emblée au premier rang des poète francais. Brunetière déplore ce succès précoce qui, dit-il, fit le plus grand tort à Mussct.

Quand à moi je n'ai jamais aimé compter les taches du soleil, je lui suis trop reconnaissante de vouloir bien éclairer et fertiliser la terre pour lui chercher chicane. Donc je ne reprocherai pas à Musset les défauts que certains critiques aiment à lui trouver, c. à. d: Ironie Voltairienne, incorrection volontaire, mépris de l'humanité, immoralité insouciante et folle, scepticisme railleur, etc. etc. Si Musset eût été un bon bourgeois pétri de toutes les vertus cardinales, théologales et autres, nous n'aurions pas eu "Namouna," "Rolla," "les Nuits" et "le Souvenir," sans compter une foule de petits chefs-d'œuvre fins et gracieux.

Musset est avant tout et par-dessus tout le poète de l'amour, non pas l'amour timide, idéal, mais l'amour passionné qui ne vit pas d'air et d'eau fraîche mais demande une nourriture plus substantielle.

Dans ses œuvres de jeunesse on admire une verve étincelante, un entrain endiablé, une soif de vivre à outrance. On y trouve aussi une grâce et un laisser aller tout à fait à la française. Quelques vers pris au hasard illustreront ce jugement.

MADRID,

Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux noirs.
La blanche ville aux sérénades
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs.

Madrid quand tes taureaux bondissent
Bien des mains blanches applaudissent,
Bien des écharpes sont en jeu.
Par tes belles nuits étoilées
Bien des sénoras long voilées
Descendent tes escaliers bleus.

Madrid, Madrid, moi je me raille
De tes dames à fine taille
Qui chaussent l'escarpin étroit ;
Car j'en sais une par le monde
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt.

J'en sais une, et certe la duègne
Qui la surveille et qui la peigne
N'ouvre sa fenêtre qu'à moi.
Certes qui veut qu'on le redresse,
N'a qu'à l'approcher à la messe
Fut-ce l'archevêque ou le roi !

Car c'est ma princesse andalouse
Mon amoureuse, ma jalouse !
Ma belle veuve au long réseau!
C'est un vrai démon! C'est un ange!
Elle est jaune comme une orange,
Elle est vive comme un oiseau.

Que si par hasard on s'enquête
Qui m'a valu telle conquête
C'est l'allure de mon cheval,
Des compliments sur sa mantille
Puis des bonbons à la vanille
Par un beau soir de carnaval.

Passons rapidement des premières œuvres de Musset, parmi lesquelles il faut citer la "Coupe et les Lèvres," "Namouna," "Rolla," poème d'une grande beauté mais d'une moralité plus que douteuse.

Puis vient "La Confession d'un Enfant du Siècle," œuvre élégante, où l'auteur nous montre la plaie incurable de son âme : le doute, effroyable rongeur qui bouleverse sa vie et le voue au malheur !

Puis voilà les Nuits. Nuit de mai, d'Août, d'Octobre et de Décembre. O les belles nuits, voilées de crêpes

lugubres à travers lesquels étincellent en pointes d'or les étoiles d'une poèsie incomparable.

Quand le poète s'attendait à voir sa Muse bien-aimée, il s'enfermait dans sa chambre, l'ornait des plus belles fleurs et restait quelquefois jusqu'au jour abandonné à une extase surhumaine.

Les Nuits, c'est bien la Muse qui se penche tremblante inspiratrice sur l'épaule du poète.

Ecoutez " la Nuit de Mai : "

Poète prends ton luth et me donne un baiser.
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps vient de naître, les vents vont s'embraser
Et la bergeronnette en attendant l'aurore
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète prends ton luth et me donne un baiser.

Le poète frémit, il a senti passer dans ses cheveux le souffle divin du printemps et de l'amour.

" La Nuit d'Août " s'élève jusqu'au subline : Le poète dit à la Muse:

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;
O Muse ne pleurez pas;
A qui perd tout, Dieu reste encore.
Dieu là-haut, l'espoir ici bas!

La Muse reproche au poète les passions qui le dévorent ; il répond :

O Muse! que m'importe ou la mort ou la vie!
J'aime et je veux pâlir, j'aime et je veux souffrir!
J'aime et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir!

Ne dirait-on pas que Musset entend déjà sonner le glas de son talent et de ses espérances? La Muse gémit, c'est la conscience du poète qui l'avertit du danger.

"La Nuit d'Octobre" est la confidente de la douleur du poète, de son ressentiment contre la belle infidèle; jamais vers plus harmonieux n'ont bercé de leur cadence amoureuse les âmes poétiques et passionnées.

"La Nuit de Décembre" est triste. Ce n'est plus la Muse aux cheveux d'or, la jeune immortelle qui demande à son favori d'accorder sa lyre. C'est un inconnu vêtu de noir qui lui ressemble comme un frère, et qui vient s'asseoir à ses côtés dans les moments les plus solennels de sa vie.

Le poète veut fuir cette vision funèbre, il voyage:

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir,
Un inconnu vêtu de noir
Qui me ressemblait commt un frère.

Il finit par lui demander:

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse!

La vision répond:

Ami, notre père est le tien,
Je ne suis ni l'ange gardien,
Ni le mauvais génie des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas,
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni Dieu ni démon
Et tu m'as nommé par mon nom,
Quand tu m'as appelé ton frère.
Où tu vas j'y serai toujours
Jusques au dernier de tes jours
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre,

Le ciel ma confié ton cœur,
Quand tu seras dans la douleur
Viens à moi sans inquiétude.
Je te suivrai sur le chemin
Mais je ne puis toucher ta main
Ami, je suis la Solitude!

A côté des Nuits qui indiquent chacune un étatd'âme du poète dans sa jeunesse, on peut citer "la Lettre à Lamartine," le plus beau cri de douleur qui ait jamais jailli vers les Cieux. Lamartine, aigri par l'âge et le malheur, dédaigna Musset; c'est une tache à sa gloire d'avoir méconnu un si beau génie.

Les stances à la Malibran sont de cette époque. Musset et la Malibran se comprenaient, en eux l'on pouvait admirer l'alliance de la poèsie et de l'harmonie.

" L'Espoir en Dieu " montre à nu l'âme ravagée mais noble de Musset. Les plaisirs malsains dont il s'abreuve le dégoûtent, la noblesse innée de son génie réclame autre chose. Il s'écrie:

" Malgré moi l'infini me tourmente. "

Mais les exigences de la foi chrétienne l'effraient, il sent sa faiblesse ; en vain il tend vers le ciel des mains suppliantes, tout s'effondre autour de lui. Alors comme suprême et dernier espoir il demande à Dieu de se laisser voir à l'humanité, qui alors oubliera ses misères et tombant aux pieds du Créateur entonnera le plus sublime des hosannas !

Musset comme beaucoup d'enfants gâtés demande la récompense avant de l'avoir méritée.

Son âme épicurienne sent bien qu'il existe un Dieu trop redoutable, mais elle n'a pas la force de réagir ; elle est dominée par la matière et ce sera en vain qu'elle s'épuisera en efforts sublimes et désespérés !

Pourtant ces remords, ces plaintes, ces aspirations vers le Créateur montrent qu'elle n'est pas anéantie, prouvent que l'idéal survit encore en elle, et ceux qui accusent Musset d'être simplement un poète frivole et dissolu devraient réfléchir devant de tels accents et modérer un jugement trop sévère.

" Le Souvenir" est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ; tout s'y trouve réuni, douceur, mélodie, profondeur; l'âme est soulevée par ce flot harmonieux où le génie de Musset l'entraîne et la soulève vers l'infini.

Musset écrit aussi délicieusement la prose que les

vers. Ses nouvelles en font foi. Dans "le Merle Blancon" a voulu voir une parodie de George Sand.

Et qui n'a aimé Mimi Pinson, l'aimable grisette!
Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît,
Elle n'a qu'une robe au monde
Landerirette et qu'un bonnet.

Lequel bonnet voltige souvent par-dessus les moulins, mais somment en vouloir à une aussi charmante personne!

Un des plus beaux titres de Musset à la gloire est son théâtre. Il avait fait représenter en 1831 "la Nuit Vénitienne." La pièce fut sifflée. L'auteur blessé au vif renonça à la tâche ingrate de conquérir un public aussi mal élevé, mais il contînua à publier de petits chefs-d'œuvre dans la Revue des Deux Mondes.

Une artiste française, Mme Allan, revint de St Petersbourg rapportant dans son manchon "le Caprice," qu'elle avait entendu là-bas et qui l'avait charmée. Mme Allan obtint que cette pièce fût représentée aux Français. Ce fut un grand succès qui plaça Musset au théâtre. Il est vrai qu'on est obligé de remanier ses pièces qui ne sont pas faites pour la scène, il est vrai que l'auteur ayant ses personnages dans un milieu de fantaisie ils perdent de leur prestige en paraissant sur les planches.

Le sujet est l'amour, mais un amour rosé, musqué, irréel qui se noue et se dénoue dans un pays invraisemblable, qu'on s'imaginerait être habité par des

bergères Watteau, des lutins, des marquises poudrées, avec des paniers et des mouches assassines au coin des lèvres. La conversation y est étincelante, rapide, il y a peu ou point d'intrigue.

Ainsi dans le proverbe: "Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée," on est tout bonnement dans le boudoir d'une jolie femme, près d'elle se trouve un adorateur qui lui fait la cour. Pendant quelques pages ces deux Parisiens déraisonnent fort spirituellement; de temps en temps la Marquise dit au Comte: "Mais fermez donc cette porte, la chambre est glaciale," et cela finit par un mariage.

Voilà tout, mais le dialogue est vif et naturel, mais Marivaux lui-même eût signé cette aimable causerie qui ne prouve rien mais qui plaît. Eh! n'a-t-on pas toujours raison lorsqu'on plaît.

"Fantasio" est une délicieuse expédition dans un pays de rêve, "Le Chandelier" est un fin chef d'œuvre. Qui n'a fredonné à ses heures la chanson de Fortunio!

Que n'ai-je l'espace et le temps d'analyser une à une les pièces du thétâre de Musset! Chacune possède un charme particulier, chacune en son genre est une perle digne de rehausser la couronne de Thalie.

Musset a une manière de comprendre la jeune fille un peu différente de la manière française. Il lui donne une personnalité, il la voit pure, mais indépendante de caractère. Sa description de la jeune fille de tradition est amusante.

C'est Fantasio qui dit à Elsbeth: "Cette créature

niaise lui fait penser à un joli petit serin qui a un ressort sous la patte gauche. On pousse tout doucement ce ressort et il chante tous les opéras nouveaux."

C'est en lui-même que Musset étudie la passion ; on le retrouve sous les traits de ses principaux personnages.

Un mélange de fantaisie et de réel, tel est le théâtre de Musset. Il place l'action de ses pièces dans un pays de rêve où personne avant lui n'a jamais abordé.

Saluons donc ce doux poète dont les souffrances nous ont été utiles car elles ont créé les œuvres dont se passionnent nos cœurs et nos esprits.

Il est à Paris au Père Lachaise une tombe de marbre blanc sur laquelle un saule déploie ses rameaux flexibles.

Cette tombe devrait être la Mecque des cœurs amoureux car on y lit le nom de Musset.

Près d'elle un autre nom éblouit les yeux; Chopin dort à côté de Musset. Ainsi le génie de la musique et celui de la poésie voisinent dans la mort. Qu'est-ce donc, grand Dieu ! quela vie humaine, si tu prodigues de tels trésors pour les ravir si vite à la terre !

Aimée Beugnot.

Un Cochon de Lait Féroce.

C'était pendant le siège de Vicksburg... me dit mon oncle, mais ne crains rien, bambino, je ne te raconterai pas toutes les péripéties de ce siège mémorable, ni de

nos hauts faits d'armes ; je te réfère à messieurs les Yankees pour informations à ce sujet. Je ne te dirai rien de nos souffrances physiques... notre plus cruel ennemi, alors, était une faim à démoraliser un chameau, la plus patiente et la plus morale des bêtes de somme ; une faim à nous faire avaler des cailloux à l'instar des autruches qui, dit-on, se livrent à ce genre d'exercice par goût.

Scrongnenieu! de ce côté-là nous n'avions rien à désirer.

Ajoute à cela une discipline à faire plier une colonne d'acier. Diable, vois-tu, il ne faisait pas aussi beau à Vicksburg alors, que dans le paradis terrestre au temps où Adam et Eve s'y promenaient en costume de printemps, sans se soucier du cuisinier ; parbleu : tout leur venait à point, tandis qu'à nous.... Aussi Vicksburg était alors un véritable enfer. Les Yankees nous assiégeaient, quoi, dix contre un, comme de juste, et tous armés de carabines qui vous envoyaient leurs balles au diable bouilli.... Puis des canons, des gunboats, en veux-tu, en voilà,... si bien que quand ils se mettaient à nous ferrailler, on eût dit les hurlements de tous les diables de l'enfer, avec accompagnements à grand orchestre de coups de tonnerre.... Mais on s'en fricassait comme de Colin Tampon... Ah, bien oui!.... Nous nous en fricassions pas mal, nous les confédérés.

Mais ce qui nous choquait, c'était que ces gueux de yankees étaient habillés, chaussés, chapeautés de neuf, comme de bons bourgeois en pique-nique, et qu'ils avaient en sus l'estomac bien plein, tandis que nous

n'avions que nos pouces à sucer. Puis nos uniformes, étaient-ils délabrés au moins, si bien que par modestie, et par respect pour les dames, nous marchions toujours à reculons, quand elles nous regardaient.

Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était que sous peine de servir de point de mire à une douzaine de pioupious comme nous, il était défendu à tout soldat de toucher à poule, canard, dindon ou cochon des naturels de Vicksburg pour lesquels nous risquions notre peau vingt-quatre heures par jour.

Aussi, il fallait voir cela !.. Les coqs faisaient coquerico sur leurs tas de fumier, les poules gloussaient, les dindes faisaient la roue, les cochons grognaient en nous narguant, et tout cela se fichait de nous, parce que nos officiers les protégeaient.

Scrongnenieu ! Quand j'y pense encore, je déteste davantage ces yankees qui nous tiraient dessus, avec l'estomac plein, et le havresac bien garni.

Un matin... Il y avait un brouillard épais à couper avec un couteau... un vrai brouillard du Mississipi, quoi j'avais été laver mon brin de gru dans le petit ruisseau qui babillait près de notre tente, tandis que son eau claire et limpide, tombant en cascatelles, de rocher en rocher, courait se perdre dans la forêt voisine.

Le hasard, ou plutôt le diable, avait poussé là un petit cochon blanc comme l'innocence, et frais et dodu comme un poupon.

J'était seul, l'endroit était retiré, et une horrible pensée me vint au cœur. Ah, dame quand on a faim...

Tu ne peux comprendre cela et l'apprécier à sa juste valeur, toi qui fais bravement tes trois repas chaque jour en compagnie de ta femme et de tes mioches....

Mais moi,... moi, le pioupiou affamé, presque nu, le patira d'une cruelle destinée.... Ah! la faim est une bien mauvaise conseillère.

Tue-le, et finis en une bonne fois, me disait mon estomac, et me raidissant contre ce conseil maudit, je répondais : non, non, ce serait mal; et ma conscience?

Et le diable ricanant, murmurait dans mon oreille: imbécile, depuis quand ventre affamé a-t-il une conscience?

Puis ma faim me disait avec reproche: Quand auras-tu jamais plus belle occasion de me satisfaire?

Poltron, ajoutait le diable, qui te verra dans ce brouillard? Vois! il est à portée de ton bâton, pourquoi hésites-tu?

Je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre, mais le diable ricanait, ma faim se lamentait, et le petit cochon frais et dodu approchait toujours.

Tout d'un coup, vlan!... c'était fait... Le diable avait raison : ventre affamé n'a pas de conscience.

Personne ne m'avait vu —... je dis personne... mettez-vous dans la tête que vous pouvez commettre le moindre méfait, sans qu'il y ait deux yeux qui vous épient.

Malgré moi, je me mis à trembler, et la sueur perla sur mon front. Si quelqu'un m'avait fixé dans ce moment-là, j'aurais perdu contenance. Je compris alors ce que dut éprouver Caïn, après qu'il eut tué

Abel, et qu'il s'enfuyait, éperonné par sa conscience.

Mais le diable était toujours là qui ricanait et me narguait.— Emporte-le, disait-il... pourquoi es-tu là à trembler comme un lièvre? Tu sais bien que personne ne t'a vu?

Après tout, pensai-je, le diable a raison... personne ne m'a vu, et sans plus hésiter j'emportai ma victime et j'en meublai mon pot au feu qui chantait à vide sur les tisons.

" 2 "

J'avais compté sans mon hôte, car quelqu'un m'avait vu, et ce quelqu'un là était le major du régiment. Voilà où je vis que la Providence protège le pioupiou tout comme les gros bonnets de ce monde.

Si vous l'aviez connu, notre major... C'était le meilleur des hommes, et le plus agréable des conteurs. Son caractère était uni comme une glace. Il se levait le matin, le sourire aux lèvres, et se couchait le soir avec le même bon sourire. Il avait un mot aimable pour chacun de nous, (car il n'était pas fier le major, et il causait avec ses soldats) ; cela nous relevait le moral, et la vie de camp nous paraissait moins triste.

Or j'aperçus le major qui descendait la colline, et qui se dirigeait vers nous.

Malgré moi, ma conscience se mit à me picoter furieusement. Il marchait lentement, tandis que d'immenses bouffées de tabac s'échappaient de la pipe au long tuyau qu'il avait à la bouche.

Lorsqu'il arriva où nous étions, je remarquai qu'il

avait un petit air narquois, le major, et j'en eus chair de poule.

Après avoir promené le regard autour de lui, comme pour tout inspecter, il examina avec plus d'attention notre pot au feu, puis il nous dit avec une bonhomie admirablement jouée: Je vois, jeunes gens, que nous faisons la tambouille?

Ma foi, oui major, nous cuisons notre gru.

Diable, fit-il, voilà du gru qui sent diantrement bon. On pourrait le déguster sans sauce. Puis il continua à parler de choses et d'autres, et tout en parlant, il avait coupé une petite branche d'arbre qui se terminait en crochet comme en ont les cuisiniers pour enlever les couvercles de leurs pots.

J'avais remarqué ce manège avec inquiétude, et dans mon trouble, je balbutiai je ne sais quoi, en réponse à ce qu'il nous disait. Mais lui continuait à parler avec une bonhomie qui ne se démentait pas.

Pendant qu'il causait, sa pipe s'était éteinte, et il s'était penché sur le feu pour en retirer une braise avec son bois crochu, mais je l'avais prévenu, et je lui présentai un tison enflammé pour allumer sa pipe.

Je vis un sourire sur ses lèvres, et il me remercia de mon attention, mais ce sourire là me fit frémir; il y avait un boisseau de malice dans ce sourire.

Pour comble de malheur, la maudite chaudière faisait un bruit infernal avec ses ploques, ploques, ploques, enfin tu sais, le bruit que fait une chaudière quand cela bout, et il nous arrivait des odeurs de sauce, à vous en lécher les barbes.

Pour créer une diversion, je cherchai à attirer l'attention du major vers de la fumée qui montait à l'horizon.

Tiens, que je lui dis, voilà les gun-boats qui se promènent là-bas...veillons au grain... nous en aurons du carambolage.

Mais le major impassible, ne semblait pas vouloir s'éloigner de la maudite chaudière qui jasait agréablement dans le moment, et qui avait mis une sourdine à ses *ploques*, *ploques*, *ploques*.

Mais voilà que tout d'un coup, au moment où je m'y attendais le moins, le major fît sauter le couvercle du pot avec sa branche crochue, et exposa à la vue le petit cochon qui paraissait dormir du sommeil de l'innocence, dans une auréole de vapeur parfumée.

Je restai pétrifié... J'étais pris en flagrant délit... Il n'y avait pas moyen de s'en tirer.

Tiens, dit le major en montrant du doigt la tête du petit cochon, qu'est-ce que cela?

Ça, répondis-je en balbutiant,... ça, ce n'est pas du gru.

Parbleu, il ne faut pas être malin pour voir ça, dit-il.

C'est vrai, major, c'est un cochon de lait... plus ou moins.

Plus ou moins, dit-il en fronçant le sourcil, et comment diable ce petit cochon se trouve-t-il dans cette chaudière?

J'aurais voulu me trouver à cent pieds sous terre, et je balbutiai : c'est un cochon de lait, je ne le nie pas...

mais s'il se trouve là, c'est qu'il est venu s'y fourrer à mon corps défendant.

Diable, fit le major.

Oui, major, à mon corps défendant. Figurez vous que ce matin, on a distribué la ration, et j'avais été tout bonassement au ruisseau pour laver mon gru, et j'étais penché sur l'eau, pensant à la femme et aux mioches que j'ai là bas en Louisiane, et, tenez, major, j'en avais le cœur aussi gros que cette colline, quand tout à coup j'entends un grognement féroce derrière moi. Le croiriez-vous, major, c'était ce cochon de lait qui s'était précipité sur moi, et qui cherchait à me dévorer... dam ! vous comprenez... l'instinct de la préservation... je ne pouvais pas me laisser dévorer... je me dresse d'un bond ; je saisis un bâton, et vli et vlan, je frappe à droite, à gauche... j'atteins l'animal furieux... Il tombe mort... j'étais sauvé.

Sapristi, dit le major, vous étiez perdu si ce petit cochon avait eu la force d'un sanglier.

Il raillait le major, mais je connaissais son cœur... Il avait souri, j'étais sauf.

Scongnenieu, major, pouvais-je faire autrement? Lui mort, devions nous le laisser là, pour que les oiseaux du ciel en fassent ripaille? Il n'aurait plus manqué que cela... La chaudière était vide sur les tisons... et voila comment elle se trouve garnie de la carcasse de ce petit cochon qui voulait me dévorer... N'avais-je pas raison de dire, major, qu'il est là à mon corps défendant?

Le major ne répondit rien d'abord, mais il ne

souriait plus.

C'est vrai, dit-il, vous ne pouviez pas vous laisser dévorer, mais croyez moi, si par hasard un autre cochon de lait aussi féroce vous attaquait, fuyez à toutes jambes, et criez au secours, s'il le faut. Il ne faudrait pas vous exposer deux fois à être vu comme je vous ai vu ce matin, vous comprenez? Et il s'éloigna, me laissant tout saisi. Ah! la Providence... si un autre que le major m'avait vu, tu ne vois pas cela?

Et le diable, mon oncle?

Le diable, farceur que tu es, le diable riait dans sa barbe de ma déconfiture, tandis que ma conscience consternée pleurait à chaudes larmes. Mais la faim jetait les haut cris, étouffant le bruit de ses sanglots avec son tapage... Elle me criait à tue-tête: au diable la conscience... Mange ce cochon avant que l'ennemi ne te l'enlève.

Et alors mon oncle...

Nous l'eûmes bientôt mangé, non sans regret de ne pouvoir en faire part au major.

Félix Voorhies.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1907-1908.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LE GÉNÉRAL BEAUREGARD."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1908 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

